

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Nouvelles de France. Deutsche Ausgabe. 1947-1948 1947

(18.5.1947) Supplement Hebdomadaire

Nouvelles de France

Dimanche
18
Mai
1947



Printemps! La route est libre...

CHOSSES VUES AU PARAGUAY

GUERRE CIVILE ENTRE DEUX SIESTES

ASSOMPTION. — Avril 1947.
A six heures du matin tout Assomption est dans la rue. Le Paraguay est un pays où l'on se lève tôt. Dès cinq heures les cafés ouvrent leurs portes. A sept heures les administrations laissent s'emplier leurs antichambres de mouches et de quémandeurs et à sept heures et demie, les banques commencent elles-mêmes à retentir du cliquetement des guichets.

Mais à onze heures tout s'arrête. C'est la sieste. La ville comme la campagne, les casernes comme les boutiques, tout s'assoupit dans une langueur exténuée, s'enfonçant dans un sommeil pesant, bouche ouverte, tête renversée et les membres plus mous que de la séve d'hiverné. Au vol zébrant des mouches et aux parfums d'orange et de frangipane, que le soleil fait éclater dans les rues par dessus les relents fétides des détritus l'odeur enivante de la transpiration humaine.

Tout s'arrête, tout s'abandonne. Le corps et la pensée, l'ambition et le savoir, le gouvernement et le commerce.

Et même la guerre civile. De 11 à 18 heures, la guerre civile fait la sieste.

Le Paraguay offre plus d'un sujet d'étonnement. Au Paraguay, par exemple, les civils sont fascistes et les militaires démocrates. On entend par civils les gens qui sont au pouvoir et qui n'ont pas d'uniforme. Les gens sans uniforme qui ne sont pas au pouvoir sont le peuple; ils n'ont pas dans cette nomenclature. Les militaires sont les gens en uniforme jusqu'au grade de colonel. Le président de la République n'est ni civil ni militaire c'est un général. C'est dire qu'il a tout le monde contre lui. La faune politique paraguayenne compte encore une troisième espèce d'individus: les exilés. Les exilés vivent en face d'Assomption, sur l'autre rive du fleuve Paraguay, à Clorinda ou à Formosa, en Argentine, ou à Ponta Porá, au Brésil. Ils y font enfin librement de la politique active en attendant

d'une «Marseillaise» expropriée. Quant aux libéraux, qui figurent naturellement dans les deux camps de la guerre civile, suivant qu'ils sont dissidents ou loyalistes, leur couleur préférée est le bleu.

Au Paraguay on compte cinq femmes pour un homme. Les hommes font la guerre et la politique ce qui maintient constamment leur infériorité numérique. Les femmes font tout le reste. Elles sont laboureuses, bergères, charpentiers menuisiers, maçons; elles filent la laine, puis la tissent, roulent sur leurs cuisses des cigares de tabac noir, puis les fument, récoltent le maté, font la cuisine, lavent le linge. A leurs moments de loisir, elles font les enfants du Paraguay à un si grand besoin.

La polygamie est tolérée. En 1870, après la guerre que le Paraguay a failli gagner contre l'Argen-

que chacun est peu ou prou parent de tous les autres, et que personne n'a connu son grand-père! Un homme qui se respecte peut avoir entre cinquante et quatre-vingt-dix fils et filles, un général cent vingt, et on a pu dire du général Morinigo, comme jadis du roi Auguste de Saxe, qu'il est réellement le père de son peuple.

Si le Paraguay manque d'habitants masculins, il abonde en habitants féminins, il abonde en une infinité d'innocentes volantes, rampantes, grimpautes et surtout mordantes, piquantes et infectantes. Aucune collection au monde n'est capable, à ce point de vue, de rivaliser avec le Paraguay. Il y a des milliers de moustiques de toute forme, de toute couleur, de tout tempérament. Il y en a qui donnent la fièvre jaune et d'autres seulement la malaria. Il y a des petits vers blancs qui s'attaquent que les vaches et de gros vers roses qui vivent dans les troncs des arbres et que l'on mange en les faisant frire dans de l'huile. Il y a aussi des vers intellectuels qui ne vivent que dans le cuir chevelu: ils font un petit trou dans la tête et mangent la graisse tendre qui recouvre le crâne. Mais, comme des plongeurs mouffés, ils doivent pour respirer, remonter à la surface. Aussi lorsqu'un Paraguayen veut se débarrasser d'un de ces locataires, il s'applique sur la tête un large beefsteak: le ver quitte le cuir chevelu, perce un tunnel dans le beefsteak et jette un coup d'oeil sur le vaste monde. A ce moment le Paraguayen n'a plus qu'à enlever son catafalque: son locataire est enlevé en même temps.

Francis BRAGUE.

SUITE EN PAGE 2

Méditation sur la paix

C'EST un vœu aujourd'hui unanime qu'une réelle paix mondiale n'existera que le jour où les Etats, ayant renoncé, pour régler leurs différends à brandir leur souveraineté, s'en remettront à une personnalité morale supérieure, qu'ils reconnaîtront telle, et la chargeront de faire la police entre eux, tout comme il n'y a de paix dans un Etat qu'à la même condition.

Il faut bien dire que la morale des souverainetés nationales est celle dont toutes les nations sans exception ont vécu jusqu'à ce jour. Toutes, les justes comme les injustes, les républiques comme les autocraties, chaque fois qu'elles ont commis un acte dont la morale publique leur demandait compte, ont répondu en se droplant dans leur souveraineté: « Nous sommes seuls juges de notre conduite en cette affaire, et ne reconnaissons à personne le droit de nous faire la leçon ». C'est la thèse, bien connue, des enfants mal élevés: « Je fais ce que je veux et n'ai à recevoir d'ordre de personne ». On en a vu les effets.

L'attachement des nations à leur souveraineté est la cause qui a fait échouer tous les essais d'une institution supra-nationale: non seulement hier, la Société des Nations, à laquelle les grands Etats (seul la France) refusèrent une armée, la condamnant ainsi dès son principe à l'impuissance, parce qu'ils entendaient se réserver la faculté d'user un jour de leur force en ne trouvant devant eux qu'une opposition platonique; mais, de longs siècles plus tôt, l'effort de la Papauté pour que les peuples soumettent leurs querelles à sa juridiction. De cette faillite nos manuels accusent les papes, leurs égotismes, leurs maladroites.

Ils omettent le désir qu'eurent tout de suite les nations de se reconnaître aucune puissance, bonne ou mauvaise, dont elles seraient justiciables et de se proclamer souveraines; désir qui commença avec le partage de Verdun et le contentement que manifestèrent les contemporains, dans chacun des trois lots, à l'idée d'avoir brisé la primauté carolingienne, pourtant si sage, pour ne relever dorénavant que d'eux-mêmes, et qui se renouvela jusqu'au XIXème siècle, qu'on n'appelle pas pour rien « le siècle des nationalités ».

Chaque grand, nos professeurs incitent leurs élèves à magnifier cet échec de la Pensée devant l'idée nationale, incarnée par Philippe-le-Bel. Je demande à ceux qui souhaitent l'établissement d'un institut supérieur aux nations s'ils ne croient pas devoir désormais procéder dans leur enseignement à un renversement des valeurs.

port aux décisions d'un organisme qui les transcende.

Mais il est une autre condition d'une vraie paix, c'est que la soumission à ce tribunal se fasse en raison de la moralité qu'on lui reconnaît. Or, cette condition est loin d'être remplie, et pour cause. Les « Grands » disposent des autres nations, non pas du

consentement de celles-ci, mais parce qu'ils sont les plus forts. Alors que la S.D.N. s'affirmait protectrice des petits Etats, ceux-ci sont aujourd'hui asservis aux grands, qui leur octroient pour toute défense un droit de vote préférentiel au Conseil de Sécurité. Nos juges suprêmes, envisageant les questions (la Ruhr, la Rhénanie) non pas seulement dans l'intérêt de la paix, mais selon celui de leurs nations respectives.

SUITE EN PAGE 3

par Julien Benda



de redevenir civils ou militaires à Assomption.

Au Paraguay le parti fasciste s'appelle « Colorado », c'est-à-dire rouge. Les fascistes sont les Rouges. Ce qui gêne énormément les communistes, car, suivant le code en vigueur depuis la Révolution française, la couleur politique diamétralement opposée au rouge est le blanc et, pour beaucoup de raisons, le blanc ne sied pas au teint des partisans du soviet. La fraction extrémiste du « Colorado » est le « Guion Rojo », qui est de l'absence de rouge, quelque chose comme « l'étendard sanglant ».

Une fois le Brésil et l'Uruguay réunis, et qui s'est terminée faute de combattants paraguayens, il ne restait plus que trente mille mâles dans le pays tout entier. La guerre du Chaco a réduit à néant les efforts de repeuplement activement poussés pendant soixante ans. Il a fallu recommencer plus activement encore, mais aucun sacrifice n'est au-dessus du patriotisme des femmes paraguayennes.

Tous les Paraguayens d'aujourd'hui sont les descendants de ces trente mille recasqués de la catastrophe de 1870. Ce qui fait que 70 % des enfants sont illégitimes.

Le discours et le poème

PAR LEON-PAUL FARGUE

VOUS avez rencontré comme moi, chez des amis ou parfois dans une brasserie, le conférencier qui descend de son estrade et qui redevient homme parmi les hommes après avoir tracé dans l'air les courbes de sa péroraison. Des applaudissements ou des murmures le portent encore, mais déjà il « surface », comme disent les sous-marins. Il atterrit, il approche lentement son torse d'opéra des tampons de la gare accueillante.

Alors, il commente ce qu'il vient de dire, il trouve le ton qu'il n'a pas pris, il dispose de cette familiarité persuasive où la vérité souple fait reluire ses formes comme une malade. C'est quand il ne parle plus, ou presque plus, qu'un auditoire réel se suspend à ses périodes. C'est quand il a jeté la gourme des passions sur des inconnus que le vrai jugement lui vient aux lèvres, et les privilégiés de ce correctif n'ont même point de suffrages à lui donner. Quand il parle faux, pour la cérémonie, ou pour l'acoustique, des foules entières emportent son vent vers leurs retraites où l'on attend un pollen.

En revanche quand il parle vrai, pour des amis dont les convictions ne changeront pas, pour des verres plus sourds que des menhirs, pour rien, pour laisser couler sa sincérité, ceux qui l'écoutent n'ont que faire de son grain. Tel est le secret de la familiarité créatrice. On ne dit vrai qu'à partir du moment où l'on ne veut plus rien prouver.

SUITE EN PAGE 3

ANDRE CHENIER SON MILIEU ET SON TEMPS

ANDRE Chenier qui — au beau temps où Chénier était — un programme — de recueillir d'études littéraires classiques — sur la et complé la thèse de son oncle Paul Drouot sur André Chénier, la lecture d'un autre ouvrage sur le poète peut sembler inutile. Pourtant, le livre que M. Gérard Walter publie aujourd'hui chez Robert Laffont: « André Chénier, son milieu et son temps » répond à un tout autre but que la thèse de Paul Drouot. Celui-ci a envisagé l'étude de Chénier en tant que poète et il s'est attaché à peindre « le fond républicain », « le doux disciple de Théocrite », le victime immolé au « Moloch de la Terreur ».

Je parle, et des lectures qui bordent le chemin...

M. Gérard Walter, auquel se qualifie de spécialiste de la Révolution a permis la consultation des documents les plus rares, c'est placé à un autre point de vue. Perdant presque totalement de vue le poète, il a recherché l'homme, tel qu'il devait paraître aux yeux de ses contemporains. Sa critique littéraire se rattache qu'à « redécouvrir le poète dans la plume, incontestablement le plus puissant, le mieux aiguillé de toutes celles qui avaient entrepris à combattre l'ordre nouveau, portait sans répit les coups les plus durs, les plus blessants aux hommes de la Révolution ».

C'est cet aspect inexploré du régime nouveau qui pèse sur l'échec. Son œuvre poétique était alors parfaitement ignorée, elle n'est d'ailleurs en aucun lieu, excepté Chénier de la mort.

— 000 —

QUELLE est donc — au travers de cette biographie consciencieuse et précise — la personnalité d'André Chénier ?

La famille paternelle est originaire du Poitou. Son père, Louis Chénier, dont il était le préféré, est bonapartiste, talien et bon. Dans son commerce à Constantinople, dans son commandement au Maroc, dans ses succès littéraires à Paris, il réussit

mat. Il a signé à son fils sa générosité, sa mesure toute française, son amour de l'ordre. Sa mère, Elisabeth Lomax, est d'une nationalité mal définie; elle prétend descendre des Lusignes; sûrement, toute aussi dans ses veines du sang espagnol. Peu importe, elle est de type grec parfait, ne parle que le grec et respecte les moeurs et coutumes grecques. Elle léguera à André sa sensibilité, sa sensibilité, son goût un peu oriental pour l'éloquence et la poésie.

Trois frères dont deux au moins — Louis-Sauveur et Marie-Joseph — seront des révolutionnaires authentiques; une sœur très mariée, 100 disparus, complètent ce cercle familial.

André est né à Constantinople, le 30 octobre 1762. Quelques influences jouèrent sur lui: celle de la Grèce? Pas directement, il ne survécut pas de Byzance qu'il quitta à deux ans et demi; sa mère se sépara de lui jusqu'à sa douzième année, d'ailleurs elle se souciait plus des devoirs de son salon littéraire que des études de son enfant. Mais, c'est de lui-même, par atavisme peut-être, que Chénier étudia la culture grecque et classique de toutes ses forces, par des lectures sérieuses et suivies.

Après un essai malheureux dans la carrière militaire à Strasbourg, Chénier suit M. de La Luzerne, ambassadeur de France à Londres, en tant que secrétaire privé. Peu fortuné, sans vrai rang officiel, il ne cessait de gémir, dans un Londres qui lui reste fermé que les effets d'un essai tant britannique. Il dut alors connaître et apprécier l'Angleterre grâce à Mrs Conway ou à la comtesse d'Albany.

Mais voilà, autour du poète, ceux qui marquèrent vraiment sa personnalité: ses amis, les Trudaine, riches et dévoués, qui moururent avec lui et auprès desquels il apprécia le douceur de vivre de l'ancien régime; François de Paoge, un ami d'enfance aussi, dont les opinions politiques décidèrent plus ou moins des siennes; David, le peintre, auquel le fit leur amour commun de l'antiquité; Le Brun-Pindare qui l'initia à la poésie.

Francine HERVIEUX

SUITE EN PAGE 3

CHOSSES VUES AU PARAGUAY

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

Il y a des araignées grosses comme des rats et qui sont inoffensives et d'autres minuscules et dont la pique est mortelle. Il y a des tiques et des piques, des bichos et de simples puigns. Des petites bêtes rouges qui se logent dans la peau du ventre, d'autres qui ne se mettent que sous l'ongle du gros orteil, d'autres encore qui viennent pondre leurs œufs dans le gras du mollet.

Et il y a encore les petits crocodiles et les énormes lézards, les serpents verts et les serpents corail. Si bien que l'on se demande pourquoi les gens ont besoin d'une guerre civile.

Au Paraguay il n'y a pas de service de pompes funèbres. A la campagne on porte les morts vers leur dernière demeure sur n'importe quel véhicule. Mais à Assomption les enterrements se font en tramway. On met le cercueil sur une banquette et la famille et les amis occupent le reste du wagon. Il y a, paraît-il, des requilleurs qui sèchent dans les journaux les vis mortuaires pour faire graduellement des promenades en tramway.

La guerre civile a éclaté sans qu'on y ait pris garde. On avait cru d'abord qu'il ne s'agissait que d'une nouvelle tentative de coup d'état; éventuellement aussi courant au Paraguay qu'un tremblement de terre au Chili ou des élections en France. Depuis que le général Higinio Morinigo s'est emparé du pouvoir, c'est-à-dire depuis septembre 1940, les Paraguayens ont vu quarante-trois insurrections manquées. En fait il ne les ont pas toutes vues; plusieurs ont été étouffées si rapidement que seuls les initiés en ont eu connaissance, d'autres se sont produites à l'heure de la sieste et n'ont eu pour témoins que les premiers rôles du drame, c'est-à-dire le chef du complot et la sentinelle de garde qui l'a arrêté.

Cette fois encore le soulèvement proclamé par le major César Aguirre, par voie d'affiches apposées sur les murs, fut étouffé, après quelques coups de fusil nocturnes, par les policiers de service. Dès le lendemain matin, des patrouilles de gendarmes parcouraient les rues d'Assomption en faisant martèlement claquer les talons de leurs bottes sur les pavés pointus de la capitale et en persuadant les badauds qu'une fois de plus l'ordre était sauvé. Rien n'est plus persuasif que le bruit de bottes sur des pavés pointus surtout lorsqu'il est accompagné d'un impressionnant cliquetis d'armes et que les ba-

dauds vont pieds et mains nues. Les badauds d'Assomption — qui forment quatre-vingt-quinze pour cent de la population — se lassent donc persuader et reviennent, à l'heure habituelle, vers leurs lits ou leur paillasse pour faire une sieste sans inquiétude.

Et c'est seulement trois jours après que le bon peuple de la capitale apprit que le soulèvement, étouffé à Assomption, avait parfaitement réussi à Concepcion.

L'INSURRECTION est menée par les militaires contre le général Morinigo et les civils du parti «Colorado» qui sont au pouvoir. Le chef de l'insurrection est le colonel Rafael Franco. C'est un libéral dissident, qui est passé vingt-cinq jours de l'état d'exilé à celui de militaire. C'est un homme d'une quarantaine d'années qui jouit de la sympathie de la plus grande partie de la population.

Mais le nom du colonel Franco n'apparaît que rarement dans les communiqués lancés par le «Vox de la Liberté», la radio des insurgés. Le gouvernement provisoire, établi à Concepcion ne les compte pas parmi ses membres. Le colonel Franco sans doute se réserve pour les élections présidentielles que les insurgés ont promis de donner au peuple après le triomphe de leur cause. Il fut une fois déjà président de la République, à la suite d'un coup d'état. Il fut renversé par un autre coup d'état. Mais ce passé factieux n'empêche pas le colonel Franco d'avoir de vrais sentiments démocratiques et, peut-être a-t-il envie, cette fois, d'être un président légal et constitutionnel.

DANS Assomption, la situation s'assombrit de jour en jour. Aujourd'hui, on peut dire que ce qui y règne c'est le terreur. Même pendant les heures de sieste, la police ne fait pas trêve. Valtes domiciliaires, arrestations, mauvais traitements, l'éternelle séquelle des dictatures chancelantes. De petits crimes sont, dans la plupart n'ont pas dix-huit ans parcouraient les rues en portant des chants lugubres; ce sont les fidèles soutiens du «Gouin Rojo» et du général Morinigo. Leur visage de mille Gasparis ont la même expression que celle des leunes yeux de feu Hitler; la parenté d'Hitler fait naître d'étranges ressemblances! Les yeux noirs, étroits, d'une mobilité de mesure l'ouvrent des regards de d'Hitler et de Hitler.

Les choses vont mal. La garnison d'Alberdi, dans le sud du Paraguay, a rejoint les révolutionnaires. Il faut être plus vigilant que de donner la mesure du goût contemporain tel qu'il se manifeste dans les œuvres des décorateurs et des artisans. La juxtaposition surprenante au premier abord des mobiliers anciens et modernes se justifie par le désir de bien prouver que l'art décoratif moderne n'est qu'un simple maillon, de la chaîne plusieurs fois séculaire, qui relie entre elles les époques les plus différentes en apparence. Sans copier leurs devanciers, les ébénistes et les artisans obtiennent au même lois et au même souci de perfection dans le détail, ils affirment la pérennité de l'art et du goût français. Contrairement aux meubles d'acier chromé susceptibles d'être fabriqués en grande série par n'importe quelle usine étrangère, les meubles que nous voyons aujourd'hui sont faits et ne pourraient être de nous n'importe où ailleurs. La France est par excellence la patrie des maîtres artisans, quel autre pays en effet pourrait se vanter de compter parmi ses enfants les ébénistes, les marqueteurs, les sculpteurs sur bois, les ferronniers d'art, les brodeurs les orfèvres qui ont contribué à former ces pièces uniques.

que jamais. Voilà Assomption qui n'a plus de voies de communication fluviales avec l'extérieur. Ces saies « communistes »! Il doit s'en cacher encore, dans la capitale même.

Tout à l'heure, à coups de pied, à coups de crosse, ces gamins vont défoncer une porte, briser les meubles, vider des tiroirs, griffer et battre un suspect avant de l'emmener jusqu'à la prison de Santa Teresita, qui se trouve derrière la cathédrale. Il y a plus de mille détenus entre les murs sombres de la vieille bâtisse, alors qu'avec deux cents prisonniers, elle est normalement pleine.

Un libéral partisan du colonel Franco, c'est-à-dire «Foberista», qui passa cinq jours dans une autre prison, celle de la calle Compañeros, nous raconte les horreurs de ce sinistre séjour. Les prisonniers sont tellement entassés les uns sur les autres qu'ils ne peuvent ni se coucher ni faire un pas. De nombreux prisonniers, mutilés par les tortionnaires, continuent de souffrir sans que personne intervienne pour les soigner. La soif et la faim achèvent les plus faibles. Il y a deux puits dans la prison, mais il y a plus de quinze litres qu'il n'y a pas pu. Les gardiens vendent le moindre verre d'eau à des prix inabordable. Pour vivre en prison il faut être millionnaire.

Dans les prisons de toutes les dictatures se ressemblent.

Pourquoi, malgré ces souffrances présentes, ces réflexions d'horreur trop connues, n'arrive-t-on pas à prendre tout cela au sérieux? Il paraît que cette ville en proie à la plus cruelle des persécutions, on ne sait quel air d'opérette. C'est que cette imitation de fascisme européen a tout de même gardé un accent de fantaisie purement sud-américain.

Car enfin... c'est la guerre civile; des rebelles ou de Morinigo, l'un des deux succombera; des soldats sont tués tous les jours; la police et les petits-muscicliens du «Gouin Rojo» torturent des hommes... et nous avons rendes-vous en plein centre de la ville, en plein jour, presque ouvertement, avec l'un des chefs du mouvement révo-

lutionnaire, le président de la Fédération universitaire du Paraguay. Et il y a à peine vingt-quatre heures que nous sommes là! Comment croire que la police ne sait pas où trouver le bonhomme? Nous nous rencontrons dans un beau patio de style colonial, tapissé de jasmis et d'orangers en fleurs.

ennumère les forces dont disposent les rebelles. Si le général Morinigo l'entendait, il ne resterait pas une minute de plus dans son palais.

CHEZ le général Morinigo, dans le palais Lopez, il y a du remue-ménage. Dans chaque couloir de l'immense bâtiment, des dizaines d'ordonnances passent, l'air affairé, des papiers sous le bras. Devant chaque porte, une sentinelle en armes.

Les murs de rose passé sont d'une épaisseur impressionnante. Une pénombre de cloître qui tombe des plafonds, met dans l'atmosphère on ne sait quelle note de vieux château peuplé de fantômes. Peut-être les ombres sanglantes des deux Lopez, tyrans de père en fils, et de Mme Lynch, aventurière franco-italienne, maîtresse de Lopez junior et du Paraguay de 1880, flottent-elles encore par ces corridors délabrés?

Pour arriver jusqu'au chef de l'Etat il faut montrer patte blanche. Mais cela même ne suffit pas. Au bout de longs pourparlers, on nous conduit dans une salle et on nous montre... le téléphone. Une telle diversité ravit les yeux et nous ne savons vraiment qu'admirer le plus des objets présentés ou de la façon dont on nous les présente. Le moderne nous séduit, l'ancien nous enchante. Un tel souci du détail a présidé à l'agencement de tous ces stands que nous revenons perplexes de l'un à l'autre sans pouvoir nous trouver de préférence.

La foule qui se bouscule semble partager notre enthousiasme et cela crée une atmosphère de luxe précoce. Les femmes sont toutes très élégantes, malheureusement l'élégance est telle qu'on ne distingue guère que les chapeaux, grands pour la plupart et souvent fleuris. Répondant au vœu émis par les exposants plusieurs personnes sont en tenue de soirée et cela aussi contribue à donner ce cachet que la plus jolie robe d'après-midi ne saurait conférer à une réunion de ce genre. Quelques hommes ont eu le courage, par cette soirée presque estivale de s'offrir le supplice du carcan et de revêtir smoking ou habit. Souhaitons que cette habitude se généralise et que, dans un avenir proche nous revenions à cette tradition qui contribuera à donner à Paris son vrai visage de la paix.

C. MARLIER.

interview? Oui, mais par téléphone. Le général répondra.

Nous sommes étonnés que nous ne savons plus quel dire. Que peut-on demander à un appareil téléphonique? S'il compte gagner la guerre civile? Nous aurions aimé voir l'homme, ses rides, son sourire, son tic, son regard. En tirer quelques conclusions... Le voix qui répond au téléphone est autoritaire, joviale, catégorique. Il n'y a rien à en tirer.

Dans Assomption, on assure que le général Morinigo couche tous les nuits à l'ambassade d'Espagne.

MAIS à l'état-major, on y entre et on en sort comme si c'était un moulin. Le planon de service vous demande à peine ce que vous voulez. Dans un bureau aux portes ouvertes à deux battants, un homme grand, au profil conculaire, aux lèvres sensuelles, le colonel Federico W. Smith, commandant en chef les troupes gouvernementales. Il est assis devant une table immense surchargée de rapports. Sur les murs, les classiques cartés aux petits drapeaux. Nous ne tirons rien du colonel Smith qu'une confiance totale militaire, lentée de flegme britannique, en l'issue des opérations qu'il dirige.

Chez ceux d'en face, le chef d'état-major s'appelle aussi Smith, le commandant Carlos Smith. Sans doute un cousin. Sans doute, même confiance, même flegme.

Au moment de quitter le colonel Smith, nous nous heurtons à un homme grand, sec, bilieux, le señor Cesar Vasconcellos, chef de la police.

Brrr...

DANS la banlieue d'Assomption, sur la rive gauche du fleuve, à l'orée de la forêt tropicale qui couvre le pays jusqu'à Concepcion, trois batteries d'artillerie de campagne sont en position. Mais est-il possible que les insurgés parviennent à traverser cette étendue de jungles impenétrables, faites de fougères et d'insectes, qui sépare les deux villes? Une seule route, une seule voie ferrée et le fleuve jeune immense et vide.

Quelque part, au plus épais de la forêt, des patrouilles se cherchent, s'abandonnent et combattent, beaucoup plus sûrement au «milchete» indien qu'au fusil.

Les Paraguayens se sont battus pendant cinq ans pour leur indépendance et pendant trois ans pour quelques mètres du Chaco. Cette fois ils sont bien capables de s'entretuer pendant des mois pour être libres.

F. B.

RESIDENCES d'aujourd'hui

que de donner la mesure du goût contemporain tel qu'il se manifeste dans les œuvres des décorateurs et des artisans. La juxtaposition surprenante au premier abord des mobiliers anciens et modernes se justifie par le désir de bien prouver que l'art décoratif moderne n'est qu'un simple maillon, de la chaîne plusieurs fois séculaire, qui relie entre elles les époques les plus différentes en apparence. Sans copier leurs devanciers, les ébénistes et les artisans obtiennent au même lois et au même souci de perfection dans le détail, ils affirment la pérennité de l'art et du goût français. Contrairement aux meubles d'acier chromé susceptibles d'être fabriqués en grande série par n'importe quelle usine étrangère, les meubles que nous voyons aujourd'hui sont faits et ne pourraient être de nous n'importe où ailleurs. La France est par excellence la patrie des maîtres artisans, quel autre pays en effet pourrait se vanter de compter parmi ses enfants les ébénistes, les marqueteurs, les sculpteurs sur bois, les ferronniers d'art, les brodeurs les orfèvres qui ont contribué à former ces pièces uniques.

La façon suivante; une tablette de bois vient se fixer aux bras de ce très beau fauteuil de cuir rouge et permet de disposer le couvert.

Pour une salle à manger dans un pavillon de chasse, Christiane a créé des chandeliers en forme de cor de chasse qui évoquent les hautes forêts, l'hallali et les honneurs du pied.

Les murs montrent un petit saillon dont les fauteuils sont de tapissés et les meubles en érable incrusté de bois précieux.

Tournaus et Raouen, Benjamin des exposants, présentent une chambre d'enfant, le lit est en chêne clair ainsi que l'armoire.

Il est recouvert d'une crotte imprimée dans des tons vifs de lettres de l'alphabet et d'animaux. Les murs sont rose pâle, crouillonnés de vert, l'ensemble est jeune et charmant.

Les «heureux temps révolus» sont eux aussi admirablement représentés: Hagnauer nous offre un merveilleux lit en cuivre à baldaquin tout drapé de rouge, d'une hauteur impressionnante on y accède grâce à un petit escalon en scène.

Mme Castaing illustre toute l'Angleterre des beaux jours de la reine Victoria avec une salle à manger dont le lustre représentant des armes est célèbre dans le monde de l'antiquité. Une table, des chaises, une petite table rouillante en cuivre caractérisées par deux roues très hautes semblables à celles des premières bicyclettes, aux murs sont appliqués et, çà et là des bibelots complètent admirablement l'ensemble.

Jacques Danlot, et non Danlot comme on l'avait affiché par erreur, est allé chercher son inspiration chez Marcel Proust puisqu'il a reconstitué pour nous le «Jardin d'hiver chez Odette de Crécy» avec ses vitreaux, son sofa de satin noir brodé de plantes et d'oiseaux fantastiques, ses rideaux rouges et noirs et son atmosphère ouatée et précieuse très fin de siècle.

Une belle chambre d'homme toute tendue de damas gris framé de rouge, un lit à haut dossier de bois sculpté et baldaquin tendu de rouge, un miroir à raser, c'est-à-dire une sorte de petit fauteuil très bas auquel est fixé un miroir encadré de deux boucles, une commode ornée d'un admirable bouquet de roses, tulipes et lilas est installée par Degressot.

PARIS redevient vraiment Paris, la grande saison d'annonces déjà, les manifestations de toutes sortes se multiplient notre attention est sans cesse sollicitée par quelque chose de nouveau. L'autre jour ou plutôt, l'autre soir, la galerie Pierre Maurs nous conviait au vernissage de son exposition: «La résidence française» sous les auspices du journal «Art et Industrie». La foule des grands jours avait envahi la galerie pour admirer les ensembles que treize-vingt décorateurs, antiquaires, orfèvres avaient savamment combinés pour le plaisir de nos yeux.

Ensemble très réussi, disons-le tout de suite, l'objet d'une telle exposition étant moins d'aborder un problème pratique de l'habitation



Une bibliothèque d'une belle demeure sur la mer, boiseries en chêne décoré très clair. Exposé de Caillon.

Il nous est doux de nous évader de la vie quotidienne et de créer pour notre intimité un décor qui ne nous rappelle rien de ce que nous pouvons voir dehors. La réaction se fait nettement sentir, plus de ces appartements en série, de ces maisons interchangeables, fini le temps où mousser. Tout-le-Monde ne révolt que de copier ce qu'il avait vu autour de lui. Un ameublement c'est avant tout l'exaltation d'une personnalité.

Parmi les meubles exposés, plusieurs ont retenu tout spécialement notre attention: d'un chevron d'acajou, Colette Guéden a fait une ravissante coiffeuse en fixant une glace à l'endroit primitivement prévu pour une toile. Voilà une heureuse innovation.

Martin Roch soucieux de confort pallie au manque de serviteur de



Ensemble Louis XV de Jacques Danlot (Ph. Astorg)



LA MAGIE DU THIBET

Après son expédition au Thibet qu'elle a parcouru à cheval, ce qui pour une femme représente une brillante performance, elle est revenue par Bagdad. Nous apprenons avec une certaine surprise que le français est une langue fort répandue en Perse.

Mme Lafuigie nous dit : — Dès qu'on connaît la qualité de Française, on se faisait un point d'honneur de me répondre dans ma langue maternelle.

De son séjour au Thibet, nous ne lui demandons rien ; il s'y a qu'à regarder ses toiles qui répondent étonnamment à toutes les questions que nous pourrions lui poser.

Ses toiles sont puissamment évocatrices et déroulent sous nos yeux enchantés la magie de leurs paysages et de leurs costumes tous plus étranges les uns que les autres. Certains de ces paysages sont saisissants ; tel ce « Passage à la corde du Paradis à Sangwon, spiti ». Où l'on voit une mince corde tendue au-dessus d'un torrent écumeux et féroce.

Comme le dit Mme David-Neel dans les quelques lignes qui servent d'avant-propos au catalogue de l'exposition :

« Nous pensons en images. Les choses vues du Thibet que Mme Lafuigie nous présente nous aident à concevoir des idées plus nettes concernant quelques-uns des aspects de ce merveilleux pays ».

La civilisation tibétaine étant avant tout une civilisation religieuse,

tection sur les troupes d'Yaka dont les femmes tournaient le beurre, base de la nourriture au Thibet.

Plus loin, c'est : « Dans une chapelle close et sombre, un novice accompagné de son maître qui s'entraîne par des prières, au renoncement des biens terrestres pour ne penser qu'à la mort ». Voici maintenant deux moines qui dansent, leurs têtes sont recouvertes de masques de carton peints de couleurs vives, qui rappellent à la fois le vache et le dragon, ils portent de longues crinières. Encore des moines... ceux-ci sont musiciens et jouent de la trompette et du tambour.

Plus loin, encore un moine accroupi avec son moulin à prières.

Nous arrivons maintenant aux œuvres qui sont des portraits.

A tout seigneur tout honneur, voici le « Maharajah du Sikkim-Gangtok », prince de Lhassa dans son oratoire ; il est accroupi dans la pose traditionnelle, mais il porte des lunettes et de nombreuses décorations lui donnent une touche d'européisme. Lui faisant pendant, le « Maharajah du Sikkim-Gangtok », prince de Lhassa, son épouse, « Dorjee », première dame abbesse du Thibet, assise sur trois matelas, insignes de son rang dans la hiérarchie religieuse.

Plus loin, un jeune lama accompagné de bonnettes et de la clochette d'argent insignes du pouvoir réservé aux seuls grands lamas. Encore des lamas liant des manuscrits,

chelle et un torse de bronze, des monnaies d'argent, des boucles de cuir, brocart et broderies, des bracelets et des bagues d'argent incrustées de turquoise et de corail et diverses sortes d'ex voto.

Toutes ces reliques forment, avec les toiles, et les aquarelles dont presque toutes sont signées du nom du modèle, un ensemble tibétain bien entendu, un ensemble tibétain qui donne grande envie de connaître un pays qui nous apparaît toujours comme quelque chose de fabuleux.

Rendons grâce à Mme Lafuigie qui a su nous tracer des images qui, pour une fois, concordent avec les plus beaux de nos rêves, ne nous donnant qu'une envie : suivre à notre tour la route des antiques caravanes et pouvoir admirer les originaux de toutes ces merveilles.

C. M.

ARRIVER un peu trop tôt pour le vernissage d'une exposition, n'est pas toujours perte de temps... La conversation que nous avons eue avec Mme Lafuigie en est le témoignage.

Mme Lafuigie, de taille moyenne, simple, très calme, ne laisse en rien deviner par son aspect physique, l'extrême voyageur qui compte à son actif trois expéditions au Thibet. Travaillant dans les plus reculés de l'Asie, pénétrant dans les immensités et les sanctuaires bouddhiques, elle y a planté son cheval et broché en traits vifs des portraits de dignitaires ecclésiastiques et des cérémonies lamaïques inconnues de beaucoup d'Européens.

Sea exposition, dont la France a le premier avant l'Angleterre et les Etats-Unis est placée sous le patronage de l'UNESCO, et du Club des Explorateurs ; le catalogue en est précédé par cette autre grande voyageuse du Thibet, Mme David-Neel.

Lorsque nous arrivons, nous trouvons une dame et deux messieurs finissant d'installer fébrilement dans des vitrines, de curieux objets sur l'identité desquels nous ne sommes

que très imparfaitement fixé. Profitant de ce qu'il n'y a encore personne nous nous approchons des vitrines et demandons des renseignements sur quelques toiles qui ont retenu spécialement notre attention.

Mme Lafuigie elle-même nous renseigne.

Elle déplore le manque d'information qui nous a fait dérouter, plusieurs de nos confrères et nous-même avant l'heure H.

— Il y a à voir, tout à l'heure, des catalogues qui vous auraient rendu service et, malheureusement, ils ne sont pas encore arrivés.

En attendant les fameux catalogues, nous demandons à l'artiste dans quelles conditions s'est effectué son voyage.

Débarquée à Bombay, elle est passée par la Perse, là, elle a composé sa caravane, ses boys étaient des Persans. Elle a passé deux mois à Ispahan et y a beaucoup travaillé. Les costumes et les danses l'ont tout particulièrement inspiré.

A Téhéran, elle a fait plusieurs conférences qui — elle ne nous le dit pas, mais il nous est aisé de le deviner — ont obtenu le plus vif succès.

A tout seigneur tout honneur, voici le « Maharajah du Sikkim-Gangtok », prince de Lhassa dans son oratoire ; il est accroupi dans la pose traditionnelle, mais il porte des lunettes et de nombreuses décorations lui donnent une touche d'européisme. Lui faisant pendant, le « Maharajah du Sikkim-Gangtok », prince de Lhassa, son épouse, « Dorjee », première dame abbesse du Thibet, assise sur trois matelas, insignes de son rang dans la hiérarchie religieuse.

Plus loin, un jeune lama accompagné de bonnettes et de la clochette d'argent insignes du pouvoir réservé aux seuls grands lamas. Encore des lamas liant des manuscrits,

A LA SALLE PLEYEL

les prières, lamas, bonnets et moines sont ce qui prédomine. Rien de plus captivant pour l'œil que ces peintures et aquarelles ; ici ce sont des danses religieuses dans la grande cour du monastère d'Hémis.

Au premier plan, deux moines vêtus de rouge soufflent dans de grandes trompes un peu semblables à celles des vachers suisses, à l'arrière-plan, les danseurs revêtus de somptueux costumes de fête.

Les personnages sont couverts de bijoux : colliers, bracelets, pendants d'oreilles, tel ce « Grand oratoire de Galicko en costume d'apparat » aux pieds duquel les moines sont prosternés, la tête bisamment tournée de côté car nul n'a le droit de regarder au face le Grand Oratoire qui, symboliquement, écrase du pied une femme nue sculptée sur son trône.

Plus loin, c'est un « Magicien revêtu de ses ornements rituels » ; collier et tablier composés d'os humains sculptés, la trompette et le tambourin sont également ornés d'os humains.

Nous sommes en pleine évocation religieuse, voici un « Rite magique pour demander aux dieux leur protection ».

Enfin, une incantation dans les Himalayas. Autour d'un bûcher formé de pierres plates posées les unes sur les autres à la façon d'un

écrivant quelque savant texte avec de multiples pincesaux et des encres diversement teintées. Assemblée de lettrés dans une bibliothèque, portraits de lamas de la secte rouge, de la secte jaune, de la secte réformée. Quittons un instant les lamas, les lettrés et les moines, voici quelques types populaires : « Costumes de caravane au repos », « Caravaniers devant le Keshgar », revêtus de leurs vêtements d'été de peau de chèvre.

« Chef du village de Pibéang revêtu d'une somptueuse robe chinoise », « Femme du laddakh au marché », « Femme et enfant du laddakh portant son bébé sur le dos dans une espèce de hotte », « Ecclésiastique à lise sur une feuille manuscrite », « Joyeux paysan avec une fleur au chapeau », « Danses tibétaines de Gyantse », donnant une réception, le boy de Mme Lafuigie lui l'objet d'une de ces plus remarquables aquarelles. Il s'appelle Lamba et est un maître de Tibétain et de Lepcha alchimiste.

Voici encore une chanteuse et un musicien ambulant.

Enfin, une incantation dans les Himalayas. Autour d'un bûcher formé de pierres plates posées les unes sur les autres à la façon d'un

Méditation sur la paix

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

Ne les résolutions par un système de marchandage (Trieste, les Détroits) dont la moralité rappelle assez celle des ministres de Roy Blas :

« Donnez-moi l'arsenic, je vous cède les nègres. »

AJOUTONS que, s'ils refusent au autres l'exercice de la souveraineté nationale, ils le pratiquent furieusement pour leur compte et avec toutes les éventualités de guerre qu'il comporte. On peut, d'ailleurs, se demander s'il n'en sera pas nécessairement ainsi tant que le tribunal suprême sera constitué par de grandes nations ; s'il ne devrait pas l'être par une petite, qui fournirait d'une réputation mondiale pour sa moralité et son absence d'avidité, par exemple, la Suisse, ou mieux par un organisme qui ne serait pas une nation du tout, mais un corps de quelques hommes pris dans les Etats les plus divers, d'une hauteur morale universellement reconnue, notamment affranchis du préjugé nationaliste, et dont les verdicts seraient acceptés par tous en raison de la certitude qu'en aurait qu'ils ne seraient commandés par aucun intérêt de clocher.

Inutile de dire si c'est là une pure utopie de philosophe. On songe au mot de Pascal : « Quand il est question de juger si on doit faire la guerre et tuer tant d'hommes, c'est un seul homme qui en juge, et encore intéressé ; ce devrait être un tiers indifférent. »

Toujours est-il que, si la paix est autre chose que l'absence de la guerre, si elle implique la disparition de certaines mœurs internationales et l'établissement de certaines valeurs morales, l'humanité actuelle lui tourne le dos plus que jamais.

ET pourtant, je crois que la paix se réalisera. Mais par des voies indépendantes de la volonté des gouvernements, foveais dire malgré eux. Parce que, les déplacements à la surface du globe devenant de plus en plus faciles, de plus en plus constants, et l'homme sentant alors de plus en plus que sa vraie patrie est la terre (déjà si petite ! rien que la terre !), il finira par faire sauter ces barrières que sont les frontières administratives — je dis administratives, non affectives ; car l'homme aimera toujours le sol où il est né — et qui ne semblent les vrais obstacles de la paix. J'ai idée que le jour — lointain mais sûr — où l'immense majorité des hommes et non plus quelques privilégiés pourront se rendre en quelques heures et à peu de frais d'un bout du monde à l'autre et constateront la possibilité, non plus pour quelques-uns mais pour un très grand nombre, d'y avoir leurs intérêts en plusieurs points et non plus en un seul, ils sauront imposer la suppression des douanes, des passeports, de la diversité des monnaies, de la contradiction des législations et autres engins de division interhumaine, malgré la résistance de tout un monde qui, par intérêt ou par sentiment, s'acharnera à les maintenir. Ainsi se vérifiera la prophétie d'Aristote France : « La paix universelle se réalisera un jour, non parce que les hommes deviendront meilleurs (il n'est pas permis de l'espérer), mais parce qu'un nouvel ordre des choses, une science nouvelle, de nouvelles nécessités économiques leur imposeront l'état pacifique, comme autrefois les conditions mêmes de leur existence les plaçaient et les maintenaient dans l'état de guerre ».

Et certes une telle paix, due à des changements survenus dans la condition matérielle de l'homme, non à sa volonté, ne lui fera pas grand honneur. Mais quand le moraliste attend quelque chose de l'humanité collective, non de l'individu, peut-être doit-il s'en contenter de peu.

LE DISCOURS ET LE POEME

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

Tout autre est la poésie. C'est une sorte de mystère en pleine lumière. Je n'essaierai pas, après tant d'autres, d'en circonscrire la notion délicate ni d'en donner une définition, incomplète ou manquée. J'en ai fait des centaines. Et chaque fois que je croyais en tenir une, elle était déjà hors d'atteinte. Et, chaque fois que je me disais : « Cette fois, ça y est, c'est la bonne », elle s'élevait déjà volatilisée. La poésie, c'est la prose qui tombe amoureuse du chant... La poésie, c'est l'homme assis prosaïquement dans un banquet, et qui, au moment du dessert, à l'heure des toasts, se sent l'âme mélodieuse et se lève pour chanter sa chanson, etc, etc...

Non ! la poésie est peut-être la chose du monde la plus immédiatement sensible. Nous savons tous très exactement, depuis fort longtemps, et sans avoir besoin d'en parler, ce que c'est que la poésie. Ce qu'il faut fortifier, dans notre pays bouleversé, c'est la place de la poésie, c'est son rôle et son tonique. Mais il est urgent de la séparer de la politique.

Il se peut que le discours soit l'annonciateur du futur. A entendre les Français depuis qu'ils ont recouvré l'usage de la parole et de la controverse, nous serions à chaque instant dotés de mondes nouveaux et de systèmes enfin parfaits !... Et dans cette

patrie blessée où la bile joue un rôle aussi grand que le bon sens, où la ruse intellectuelle tient autant de place que la robustesse du jugement, tant de faconde étonne.

Car on ne nous entretient que de soucis qui doivent être apaisés, de dérèglements qui doivent être alignés et d'erreurs auxquelles le cou est à la veille d'être tordu. Cependant tout reste en l'état sous l'avalanche des paroles.

Les coups à couper se haussent de plus en plus, les rumeurs bouillonnent et les virtuoses en parabases s'entendent comme larrons en foire. Qui parle trop, dit la sagesse des nations, non seulement n'agit point, mais laisse agir ceux qui observent le silence.

C'est pourquoi je m'arme point l'éloquence, surtout politique, car elle est faite de procédés, d'improvisations inévitables et de miroirs immédiats et sonores auxquels on veut toujours sourire quand une fois on s'y est vu souriant. L'éloquence a surgi de nos villes dès le demi-tour allemand. Tous les Français se sont mis à parler pour expliquer une fois de plus des choses élémentaires que tout le monde oublie en les écoutant. Le génie bavard est dangereux. Ou il prouve tout, ou il s'incline devant un génie bavard qui file plus de noues sur la salvation nationale.

On ne porte, en général, de jugement sur les œuvres littéraires qu'on ne les ait relus

au moins une fois. On veut quand même se réfugier derrière les haies du recul, on hésite à se prononcer pour ou contre un tableau ou une symphonie, qui cependant suppose la plupart du temps des préparations de fourmis, mais devant l'éloquence, il faut applaudir, voter, décider dans l'instant ; ainsi le monde qui vient, le monde qui se décolante, ce monde qui ne se meurt pas plus vite que la nymphe de lépidoptère, vit sur un roulement à billes de mots qui ne correspondent qu'à leur sonorité perdue. Oui, il faut séparer la poésie de la politique ; il faut la mettre en garde contre le discours.

On continue de confondre le rôle social du créateur intellectuel et ses profondeurs morales. Or son rôle social ne peut être assumé, productif, efficace, que si on laisse l'artiste absolument libre d'être libre. Alors ses devoirs lui apparaissent. Mais le « politique d'abord », si décrié jadis, et qui revient, est une erreur monumentale. Car il n'y a plus qu'un pas à faire pour s'écrier : politique en suite, politique partout, politique au réveil, au coucher, pendant les repas, entre les repas, à l'église, au docteur, sous la douche, aux courses ou chez le coiffeur. La vraie poésie doit mettre un frein à ces emportements et nous ramener aux vues concrètes de l'esprit et de la France. Et plus on nous entraîne vers les

tréteaux, plus je m'empresse d'accueillir les chauds murs-murs de la jeunesse et du souvenir, de penser aux temps du symbolisme.

Merveilleux temps, il faut bien le dire, où le poète était roi, où la poésie fut déclarée art suprême par la grâce d'un législateur sans le savoir d'un législateur de génie Stéphane Mallarmé. Sans doute, porte-plume à l'épaule, grenades pleines d'encre dans les poches et regards dilués critiques divers, professeurs outrés, lecteurs trop remués par ces nouvelles lois esthétiques, s'étaient-ils jetés sur le petit bataillon des poètes en criant que le symbolisme existait de toute éternité, qu'il traînait partout, et qu'enfin Rimbaud et Mallarmé n'avaient absolument rien inventé. Ces cris, au contraire, soulignaient l'importance de la « découverte », et peut-être Mallarmé, sur le trajet d'un café au Mercure de France, cette citadelle, présentait-il les effets de ce que Paul Valéry appelait naguère une religion : « Je le dis en connaissance de cause ; nous avons eu, à cette époque, la sensation qu'une manière de religion eût pu naître, dont l'émotion poétique eût été l'essence ».

Ah ! si nous pouvions retrouver ces dispositions, comme nos âmes seraient belles, et sages nos paroles !

L.-P. F.

J. B.



Ann Todd



Stewart GRANGER



Michael REDGRAVE



Patricia BOG

"Le diable au corps"

L'ORSQU'IL jure en l'écran, en 1932, le diable au corps... Que Jacques...
Dans le film, les héros ont beaucoup plus de vie et de mouvement que dans les autres films de ce genre...



Voilà une récente photographie de Suzanne Bonnaud, la belle artiste qui...
Elle partage son activité entre la scène et le studio. C'est elle qui...

Georges CHAMPENOIS.
C'est une jeune femme... Que Jacques...
Dans le film, les héros ont beaucoup plus de vie et de mouvement...

"Ville Conquise"

Le nouveau film d'Anatole Litvak : Ville Conquise. (Cité de la Culture)
Conquis par les nazis, le film raconte l'histoire d'une ville qui résiste...



ANATOLE LITVAK, un héros « clochard » de New-York, le vagabond de la grande ville...
Le film raconte l'histoire d'un homme qui cherche à survivre dans une ville...

ANATOLE LITVAK, un héros « clochard » de New-York, le vagabond de la grande ville...
Le film raconte l'histoire d'un homme qui cherche à survivre dans une ville...

...D'OUTRE-MANCHE



Vivian LING



DAVID NIVEN



Celia JOHNSON



Mervyn JOHNS

DES STUDIOS
On annonce la probable venue à l'écran de...
Le film raconte l'histoire d'un homme qui cherche à survivre dans une ville...